

**ROSETTA  
LOY**

Les routes  
de  
poussière



LIANA LEVI



*piccolo*



L'Italie n'existe pas encore lorsque le Grand Masten parvient à acquérir, à force de travail, quelques terres à Moncalvo, un petit bourg du Piémont, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Maintenant qu'il est propriétaire, il fait ériger une grande maison destinée à abriter les générations à venir. Au fil des ans, celles-ci assisteront au va-et-vient de ceux qui traversent la plaine du Pô, les armes à la main. L'armée de Bonaparte, menant tambour battant sa campagne d'Italie, en 1796. Les Autrichiens, déterminés à s'appropriier les territoires qui vont de la Vénétie au Piémont, en 1848. Et enfin, le roi du Piémont, Victor-Emmanuel II, décidé à réunir les États de la Péninsule en un seul royaume, l'Italie. Pendant ces décennies cruciales, dans la maison jaune du patriarche et sur les routes de poussière environnantes, Pidrèn, le Giaï, Maria, Luis, Gavriel, Teresina, Pietro-Giuseppe et les autres déroulent leurs vies entre dur labeur et ambitions têtues, amours et tensions, chagrins et bonheurs, au rythme des soubresauts de l'Histoire.

**ROSETTA LOY** est née à Rome en 1931. Après des années d'écriture, son premier roman, *La Bicyclette*, est remarqué par Natalia Ginzburg et publié en 1974. Mais c'est son cinquième livre, *Les Routes de poussière*, magistrale saga d'une famille paysanne du Piémont lors de l'édification de l'Unité italienne, qui lui apporte la notoriété. Là, comme dans tous ses romans, elle croise itinéraires individuels et chemins collectifs. « Il convient de toujours regarder sa propre histoire à l'aune de celle des autres », dit-elle.

Rosetta Loy

# Les routes de poussière

*Traduit de l'italien  
par Françoise Brun*

LIANA LEVI  piccolo



Pidrèn<sup>1</sup>

La maison, c'est le Grand Masten qui l'avait fait construire à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle quand il était devenu un *propriétaire*, quelqu'un qui avait de la terre à lui, des bœufs, des vaches, des poules et des lapins et suffisamment d'arpents pour avoir besoin d'autres bras. Il était pressé et il ne se soucia pas outre mesure des fondations mais la maison avec sa façade jaune pâle resta au fil du temps ancrée à la terre, sa longue séquence de pièces l'une derrière l'autre. Une construction à deux étages plus le grenier aux fenêtres basses rasant la toiture. Un sentier de briques la reliait à une allée qui descendait en tournant vers la grille tandis que la grange et les étables s'étendaient sur le côté jusqu'à la route où s'ouvrait le grand portail de planches. Comment s'appelait cette route à l'époque, il est difficile de le savoir ; la maison était la dernière du pays et quand par la suite une autre maison fut construite elle dut avoir un mur aveugle pour la partie qui donnait sur le jardin.

Personne n'a jamais su le vrai nom du Grand Masten car les registres paroissiaux furent brûlés pendant la première campagne napoléonienne. C'était certainement quelqu'un qui s'était enrichi avec les allées et venues

---

1. Voir tableau généalogique page 285.

des soldats, le fourrage pour les chevaux et le blé caché puis revendu trois fois plus cher. Avec le vin pour enivrer Français et Autrichiens, Russes, Bava­rois, Alsaciens durant ces guerres interminables qui avaient changé comme dans un jeu de vases communicants les couleurs de la carte de l'Europe centrale. De lui on sait seulement qu'en travaillant de l'aube au crépuscule, sans jamais de pause, il doubla en quelques années ses arpents de terre et qu'il avait des jambes si longues qu'il pouvait franchir les fossés sans sauter. Il prit femme tard, et de tous ses enfants venus au monde, deux seulement lui restèrent et devinrent grands : Pietro et Giuseppe. À Pietro, dit Pidrèn, on donna plus tard le surnom de Sacarlott ; Giuseppe, lui, était si blond que tout petit déjà on l'appelait le Giaï, ce qui veut dire le Jaune.

Ce fut la femme qui rejoignit la première tous ces enfants morts au son de la Trébondine, ensevelis à la hâte avec juste une pierre pour marquer l'endroit. Lui, le Grand Masten, il finit sous les roues d'une charrette un été où il avait plu à verse au point de faire déborder le Tanaro et où les champs furent inondés alors que le maïs n'avait pas encore été récolté. On n'eut même pas le temps de sonner l'Agonie ; et pendant les funérailles il continua de pleuvoir, les parents furent contraints de s'abriter dans l'église. La grêle fit éclater un vitrail. Pidrèn et le Giaï décidèrent de prendre femme : ils avaient respectivement vingt-deux et vingt et un ans.

Un cousin, Mandrognin, leur parla de deux jeunes sœurs qui se seraient bien tenu compagnie dans la maison. Deux jeunes filles de Moncalvo orphelines de mère qui brodaient les ornements pour l'église et parfois, assises devant le coussinet hérissé d'aiguilles, s'exerçaient au carreau sous la conduite d'une tante de Véné­tie, Luison. L'une, Maria, était brune, l'autre au contraire de ce châtain sans éclat qu'on tente en vain de faire passer pour

blond. Une couleur si répandue dans certaines parties du Monferrat qu'elle suggère une adaptation de l'espèce : semblable à la terre, à la boue, aux brouillards interminables.

La brune, Maria, était belle ; Matelda par contre, aux yeux toujours cachés sous les paupières, parlait avec les plantes et les semences ; et les ornements qu'elle brodait étaient les plus précieux de tout Moncalvo. Quand dans les grandes occasions le prévôt élevait le calice, de la soie brodée sur son dos montaient des lueurs de pourpre et d'or. Quelques-uns disaient même que Matelda parlait avec les fourmis et certains soirs avec l'ange gardien.

Pidrèn et le Giaï tombèrent tous les deux amoureux de Maria. Ils firent venir un peintre pour qu'il décore le plafond de la grande salle de quatre paysages différents et se contentèrent dans les autres pièces de quelques volutes qui pourraient plaire à la jeune fille de Moncalvo. Ils plantèrent un noyer, deux poiriers et des pommes reinettes. En grandissant, le noyer finit par faire trop d'ombre à la maison et par la suite il fut décapité ; il s'élargit alors comme un gigantesque parapluie, devenant le centre du jardin.

La jeune fille brune de Moncalvo choisit le plus jeune des frères, le Giaï. Et Pidrèn, auquel aurait dû revenir Matelda, partit à la suite d'un jeune général français qui faisait alors en Italie une fulgurante carrière. « Un vrai saturnien ce Pidrèn, disaient les gens, un' têt' folle, qu'a pas voulu prendre cett' merveille de la Matelda qui brode aux pieds de la Madone, qu'a préféré partir avec ce sauvage de Bonaparte... » Mais Matelda qui brodait alors une nappe d'autel pleine de fleurs et d'oiseaux, de papillons aux ailes violettes, attendait. Peut-être quelque voix un peu insolite lui avait-elle conseillé la patience.

Peu de chose se passe dans la vie de Giuseppe dit le Giaï. Il joue du violon et c'est là sans doute une activité insolite

pour qui doit s'occuper de tant d'arpents de terre, cultivés pour partie en vignes et pour partie en fourrage et en blé. Il joue, avec son beau profil incliné vers l'épaule, il joue le soir près du feu, l'été à l'ombre du noyer. Les soirées sont longues, humides, lumineuses, sa femme s'ennuie à rester là à entendre ces notes qui semblent répondre au cri des rossignols, elle n'aime aucune musique à l'exception des forlanes et de la courante parce qu'elles se dansent. Elle, personne ne l'emmène jamais danser et si le Giaï s'est trompé de femme, elle s'est certainement trompée de mari : l'archet pénètre le soir, le déchire doucement, le Giaï est un solitaire et si quelqu'un arrive, il dit à sa jeune femme de lui offrir à boire et il continue de jouer. Le jour il s'en va par les champs avec le bâton qui était celui du Grand Masten mais au lieu d'ordonner de couvrir les gerbes quand vient l'orage ou de nettoyer le canal de ses herbes, il reste là à contempler les collines. Les rectangles de terre, bruns, bruns mais plus clairs, verts, blonds, blancs presque comme le lait là où au printemps fleurissent les pruniers et les cerisiers.

Un soir il s'est assis dans l'ouverture du puits et il s'est mis à jouer du violon en regardant les étoiles se refléter en bas dans le rond miroir d'eau. Sa femme a pris peur et elle a couru dans la maison en pleurant, lui il est resté à jouer, les pieds dans le vide, et quand Mandrognin est arrivé à l'entrée du jardin, en voyant ce buste sortir du puits il a pensé que le Grand Masten, jamais las de surveiller la terre et la maison, était revenu.

Que peut-on raconter d'autre sur ce Giaï mort à trente ans avec son violon près de lui, ses cheveux frisés qui avaient tant plu aux deux sœurs de Moncalvo, ses pieds si délicats qu'à marcher dans les mottes de terre ils se blessaient ? Il va de plus en plus rarement dans les champs, chaque année les récoltes sont moins bonnes et son blé, son raisin et même son millet sont toujours plus



maigres que ceux des autres. Si bien que les vaches sont souvent malades et que les veaux ont du mal à grossir. Et sa femme, toujours à essayer d'économiser, à compter et à recompter, à reprendre les vêtements qu'il déchire quand pris d'une frénésie soudaine il traverse les fossés, les haies de ronces. Pour suivre un son, une lumière, le scintillement de l'eau dans les cannaies. Sa femme le regarde : lui il est heureux, il rit, il est beau avec cette tête pleine de boucles ; et l'amour alors revient lui trembler dans la gorge comme cette première fois où ils étaient restés seuls, assis sur le banc de pierre sous les noisetiers.

Sa famille là-haut à Moncalvo lui fait des reproches ; c'est sa faute, lui dit-elle, si tout va mal, pourquoi est-ce qu'elle ne fait pas au moins un enfant ? Mais les enfants n'arrivent pas et elle, elle pense que c'est la faute de ce violon, des cordes qui vibrent dans le soir sous les doigts minces du Giaï. Et quand il entre dans le lit et l'embrasse sur la bouche, elle dort, elle a sommeil, la tristesse et la solitude ont consumé jusqu'à son âme. Quand elle va en visite à Moncalvo sa sœur la suit du regard tandis qu'elle erre à travers les chambres de sa jeunesse comme un moineau qui a perdu le sens des saisons, qui cherche en hiver les nourritures de l'été. Aucune des deux ne sait que la vie fait parfois d'étranges détours et parcourt d'infinis labyrinthes pour arriver là où il lui était si facile d'aller.

Pendant ce temps Pidrèn est en Lombardie, en Vénétie, à Mantoue. Il va jusqu'en Égypte et voit là-bas les pyramides et les Mamelouks. Il est à Marengo. Du haut de la tour pour faire les signaux aux troupes il regarde les cimes des Alpes encore blanches de neige et les champs et les vignes dévastés par la bataille. La maison où il est né n'est pas loin, pas même deux heures à cheval, et la colline de Moncalvo où habitait autrefois la jeune fille brune qu'il avait tant désiré épouser n'est guère plus éloignée. Elle voit peut-être elle aussi l'éclat des miroirs qui transmettent

les signaux du haut de la tour et elle se demande ce que va devenir la récolte avec toutes ces semelles qui piétinent le blé, les vignes arrachées, les incendies qui soulèvent des colonnes grises de fumée. Elle doit déjà avoir un enfant, pense-t-il, peut-être deux, une petite fille pour laquelle elle coud des tabliers colorés. Il lui semble voir son frère plus heureux qui rentre à la maison et elle qui court à sa rencontre, elle a peut-être grossi, elle n'a plus cette taille qui semblait pouvoir tenir dans une seule main, sous le soleil resplendissant de juin elle a peut-être lavé ses cheveux et maintenant, assise dans le pré, elle les fait sécher et ses cheveux sont si longs qu'ils touchent presque terre. Pendant ce temps les boulets de canon secouent les mûriers, les uniformes s'éclaboussent de sang; les chariots passent le Scrivia à gué, les moyeux se brisent contre les pierres, les chevaux se cabrent et le courant les emporte. *Ramener l'aile droite*<sup>\*1</sup>, transmettent les miroirs du haut de la tour.

Ce 14 juin, le Giaï était allé regarder la bataille en haut de la colline du côté de Lu. Les routes étaient désertes et la journée limpide, il était assis à l'abri d'une rangée d'aunes. Il n'avait pas peur des soldats isolés ni même des feux qui crépitaient au loin en soulevant des étincelles qui allumaient d'autres feux. Des langues rouges et rapides qui dévoraient en un instant cabanes, arbres, insectes. Le prévôt voudrait qu'il soit à l'église à prier avec les autres, avec Maria, Mandrognin, Scarvé et tous ceux qui tremblent pour la récolte. Lui il préfère rester là-haut et regarder, penser à son frère, Dieu sait où il est. Peut-être au milieu de ces feux, peut-être au milieu des nuages blancs soulevés par les mortiers. Mais soudain quelque chose d'indéchiffrable, comme une épingle glissée dans l'engrenage d'une horloge, bouleverse l'ordre silencieux

---

1. En français dans le texte. (*Tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.*)

de son corps. La respiration lui manque, la chaleur, la chaleur, pense-t-il, tandis que sa vue vacille, ces incendies comme des étoiles dans un firmament de fumée. Ses mains cherchent un appui, glissent sur le tronc de l'aune, sa tête heurte durement la terre.

Matelda là-haut à Moncalvo a un sursaut, l'aiguille lui échappe des doigts et la pique, Luison prend peur à la voir si pâle. Elle tremble tout entière, Matelda, la tête renversée sur le dossier et les yeux éteints sous le front incolore et bombé, à peine marqué par les os du crâne. Comme si elle voyait à travers le corps du Giaï renversé sous les aunes, elle perçoit le battement affolé de son cœur. Elle voit le labyrinthe des veines, le spasme des viscères ; et une plainte sort de ses lèvres.

Le Giaï n'entend plus rien, là où sa tête a heurté une petite tache de sang s'est formée. Là-haut à Moncalvo Luison court chercher du vinaigre pour délivrer Matelda de ce tremblement, elle appelle mais en cette journée de bataille tous ont bien autre chose à penser qu'aux cris de Luison cherchant le vinaigre. Le chapeau du Giaï a roulé au pied de l'aune, sa tête de chérubin est maintenant cotonneuse, desséchée, sa bouche est grise où la salive se soulève en mille petites bulles. Encore un peu et il serait mort ce jour-là, le 14 du mois de juin.

Mais ce n'était en fait que la première alerte et quand le Giaï rouvrit les yeux il pensa à un malaise dû à la chaleur, à l'émotion de la bataille. Les feux étaient en train de s'éteindre et il y avait maintenant tout autour un grand silence, le vent était tombé et l'air était frais. Il ramassa son chapeau et rentra à la maison boire un verre de vin, à Maria il dit seulement qu'il était tombé et elle lava sa blessure, le sang était encore frais et il goutta sur sa robe. Et quelques jours plus tard tout le monde fut étonné que Matelda envoie prendre des nouvelles du Giaï par l'intermédiaire de Tambiss qui parcourait le pays en vendant des culottes.

Maria touche le lin, fin, lisse, ça ne doit même pas se sentir sur la peau: « Nous allons bien, tous bien », dit-elle. « Tous? » « Tous, tous... » Elle tourne et retourne les culottes entre ses doigts, Tambiss sourit en clignant de l'œil: « Ça t'plait? » Elle devient rouge et rejette les culottes dans le panier. Des niaiseries, des affaires pour des générales et des marquises. Tambiss raconte maintenant que les Autrichiens du maréchal Melas ont abandonné bivouacs et fourrage. Des morts, des morts de tous les côtés, et ces *Français du diable* raflent le vin dans les caves, hissent le drapeau à trois couleurs sur les clochers des églises. Plantent l'Arbre de la Liberté.

Pidrèn est déjà loin avec son cheval à la couverture à damier et à la selle usée. Son général est mort à la bataille et il a attendu dehors sur un banc pendant qu'on étendait le glorieux Desaix sur un lit, et on ne pouvait plus rien pour lui, les soldats allaient et venaient. Il a pleuré, la tête entre ses mains. Après il n'a même pas eu le temps de passer à la maison et d'embrasser son frère qu'il n'a pas vu depuis des années. Pas le temps et peut-être pas non plus l'envie.

Tambiss l'a reconnu qui passait par Serravalle en tirant son cheval par la bride. Il avait un bras bandé et qui sait, ils le feraient peut-être colonel, peut-être même bien général: « Avec les Français, on sait pas ce qui peut arriver », dit-il à Maria et il raconte que Pidrèn était si beau, on aurait dit Napoléon en personne avec son sabre qui lui tintait au côté. Debout dans la cuisine la belle femme du Giaï boit ses paroles et Tambiss doit répéter son récit deux fois, trois fois, elle lui verse encore du vin et Tambiss tire la chaise et s'assied, et quand le récit lui semble maigre, il invente. Maria veut savoir comment étaient l'uniforme, la tunique, les éperons: « Et le chapeau? » « Il avait pas de chapeau, il avait les cheveux comme une fille. »

Gonda est entrée avec une brassée de linge ramassé sur le pré, Maria l'a regardée les yeux brillants. Pidrèn était à

Marengo, elle lui a dit; et tandis que de surprise Gonda laisse tomber le linge elle sort, elle va jusqu'à la route et elle regarde là-bas, vers Serravalle, la plaine d'Alessandria, Marengo. Jamais cette campagne ne lui a paru aussi belle avec les ombres violettes qui descendent des collines, la route blanche de poussière où elle court maintenant à perdre haleine jusqu'à tremper ses vêtements de sueur tandis que l'air pénètre dans ses manches et les gonfle.

Mais le Giaï s'est évanoui encore. Deux fois, trois fois. Jusqu'au soir où on l'a porté à bout de bras sur une charrette et les bœufs se sont mis en route en titubant parmi les mottes de terre. Des moustiques l'ont piqué sans qu'il puisse se défendre, un clou de la charrette lui a blessé l'épaule. Il s'est mis au lit et il ne s'est plus levé: par la fenêtre il voit les branches du noyer, les feuilles qui frôlent les vitres deviennent jaunes, se racornissent, le vent les arrache une à une, le ciel apparaît entre les rares feuilles qui restent, d'un gris d'automne. Au matin le brouillard coule en gouttes lentes le long des branches entre lesquelles on aperçoit la maison qui ferme le jardin avec son mur aveugle.

La chambre est grande, profond le lit aux draps tout blancs, Matelda est descendue de Moncalvo pour aider sa sœur et elle s'assied sur un tabouret au pied du lit. Elle a cessé de broder et son pas est léger, elle a des mains fraîches, potelées, rapides. De son lit aux draps tirés, sans un pli, le Giaï la suit du regard, la tête de plus en plus semblable à celle du saint Sébastien transpercé à côté de l'autel. Le violon, il n'en joue plus, il le garde près de son lit enfermé dans sa boîte et déjà les mites mangent le tissu rouge.

Elle ne s'est pas mariée, Matelda, et elle ne se mariera plus, tout le monde à présent l'appelle *Fantina* et ce surnom lui plaît, il lui semble que cela fait un son plus doux. Avec les années son visage a perdu le peu de couleur qu'il avait

et ses yeux ressemblent de plus en plus aux yeux de certains portraits dont le point de repère échappe, qui voient mais ne regardent jamais. S'il vient une visite, elle sort en silence de la chambre en laissant derrière elle un parfum de lavande et de menthe et elle descend repasser le linge du Giaï bien plié dans un panier. Sur la table où elle appuie sur le fer avec force Maria pose ses coudes, elle veut savoir ce qu'ils se disent, elle et le Giaï, toujours ensemble dans cette chambre. Jamais on n'entend un bruit, un rire ou une plainte derrière cette porte en haut des escaliers. Matelda hausse les épaules, va du fourneau à la table, échange rapidement un fer contre un autre, mouille son doigt de salive pour vérifier la chaleur, sur sa peau opaque les questions se perdent, deviennent impalpables comme ses pensées, les paroles qui sortent de sa bouche ne disent rien.

Maria sait qu'elle devrait s'emparer de ce fer, le lui arracher des mains et repasser elle-même les chemises du Giaï, les lui porter elle-même dans sa chambre et les faire glisser sur ce corps qui devient chaque jour plus maigre. Et pourtant elle n'ose pas, c'est comme si elle n'en avait pas la force et que ce fer était lourd à lui briser le bras. La nuit, quand son mari s'endort près d'elle, si elle tente de le caresser, de lui effleurer la main, le Giaï s'écarte lentement. Elle reste longtemps les yeux ouverts à regarder les tressaillements de la chandelle. Les ombres.

Elle a beaucoup à faire maintenant pour s'occuper de la terre, tout le monde veut la voler, les traits de son visage se sont faits plus précis, ses yeux plus grands, sa peau est tirée aux pommettes. Quand elle sort pour aller dans les champs elle s'emmailote le visage pour que le soleil ne l'abîme pas, mais quelque chose qui n'a pas mûri, pas éclaté, vient rouiller la splendeur de ses vingt-trois ans. Nul ne sait si elle est jalouse de sa sœur, toujours là auprès de son mari, avec ces mains qui à chaque attouchement ont un léger sursaut. Sa voix parfois se fait âpre, d'autres

fois elle redevient légère comme quand elle était jeune fille à Moncalvo.

Le Giaï mourra, il aurait même déjà dû mourir, seul le maintient encore en vie un fil relié aux doigts de Matelda appelée désormais Fantina, qui lui passe sur le visage un linge imbibé d'eau tiède, elle lui fait la barbe, l'index recueille le savon qui glisse le long des joues, le visage si proche du sien que le Giaï peut sentir son souffle et pénétrer tout au fond de ses iris, constellés de petites feuilles d'automne semblables à certaines plantes nées dans l'obscurité et pour cette raison sans couleur. Elle peigne ses boucles blondes devenues fines et clairsemées, elle essuie une dernière éclaboussure d'eau oubliée dans le cou. Des doigts qui sentent la lavande, qui pleurent et sourient, qui disent ce que la voix n'arrive pas à exprimer. Le Giaï ne la quitte pas du regard, il ne perd pas un geste d'elle, pas un soupir ; et quand elle s'arrête près de la fenêtre, absorbée dans ses pensées, il contemple sa silhouette qui se découpe sur les branches du noyer, la nuque, les cheveux relevés. Le dos qui s'arrondit vers la taille. Qui sait comment est ce dos sous le tissu gris de la robe, les petits nœuds des vertèbres. La nuit Fantina dort dans la chambre au fond du couloir et le lit est si étroit qu'elle ne peut même pas se tourner.

Trois années cela a duré, trois hivers avec le poêle allumé et Fantina assise sur le tabouret à ne rien faire. Un jour, en été, la nouvelle arriva que Pidrèn allait revenir. C'était une lettre écrite à moitié en français où il était question de Prusse et de Saxe et d'un étrange pays nommé Einsiedel. Les deux sœurs se sont mises à le chercher sur une carte géographique prêtée par le prévôt, en suivant avec le doigt des fleuves et des plaines, des montagnes colorées en marron ; mais cet Einsiedel, elles n'ont pas réussi à le trouver. Dehors dans la chaleur d'août les

feuilles épuisées se replient et sous la treille les guêpes s'acharnent sur le premier raisin mûr, de sa chambre à l'étage au-dessus le Giaï tire la ficelle de la petite cloche de l'escalier pour appeler Fantina, maintenant il ne supporte plus même une demi-heure sans elle. Fantina laisse glisser le doigt qui suit sur la carte le parcours de l'Enseigne à Cheval, pour la première fois la douleur semble déchirer l'opacité de sa peau de papier et dans ses yeux qui se fixent sur Maria se concentrent les regrets, les heures qui n'ont jamais été et jamais ne seront. Jamais ensemble dans les champs, jamais s'embrasser ni sentir le corps sur le corps. Jamais, jamais. S'asseoir au bord des fossés et rire, rire de joie : « Pourquoi tu n'as pas pris Pidrèn à cette époque-là, Dieu, pourquoi ? »

La belle Maria a un frisson de peur devant ce regard : « Moi, Pidrèn ? » demande-t-elle avec un filet de voix. Mais déjà Fantina lui a tourné le dos, elle monte l'escalier en courant, elle ouvre la porte, le Giaï dans son lit soulève la tête ; ce jour-là, quand il s'en vint là-haut à Moncalvo avec son frère pour prendre femme, il était comme l'alouette affolée par le jeu des miroirs. Pardon, Matelda, pardon.

Quand Giuseppe dit le Giaï mourut, on fit chercher Pidrèn. Même le *maire*\* de Casale s'en mêla, avec le sous-préfet *Monsieur La Ville*\*, et Maria fit plusieurs fois le trajet jusque là-bas accompagnée par sa sœur. C'était l'hiver et la neige se posait sur leurs manteaux noirs, la calèche était si branlante à présent qu'il n'y avait pas moyen de s'abriter. Maria avait une vilaine toux mais elle plut tout de même beaucoup à M. La Ville qui promet de s'occuper immédiatement de faire revenir Pidrèn. Mais quand le sous-préfet les reçut pour la troisième fois il n'avait encore aucune nouvelle et Pidrèn semblait s'être dissous sur cette carte géographique que M. La Ville gardait dépliée sur sa table et où il aurait certainement, lui, trouvé tout de suite



Einsiedel. Mais ce nom, Einsiedel, les deux sœurs l'avaient oublié. M. La Ville fit à Maria beaucoup de compliments et l'invita à revenir; avant qu'elle ne parte il lui offrit une tabatière en argent qui commémorait le couronnement de Napoléon. Mais la calèche n'était désormais plus en état de faire même un seul voyage et elle resta sous le hangar en attendant qu'un charretier de bonne volonté fût disposé à l'emporter en échange de bois de chauffe.

La chambre du Giaï fut fermée et Fantina emporta dans la sienne le violon dans sa boîte doublée de rouge. Quant à la terre, on décida de la confier à Mandrognin tandis que Maria continuerait à s'occuper des étables; et Fantina recommença à broder. Tous les mercredis Maria allait au cimetière en compagnie de Gonda, qui avait beaucoup aimé le Giaï et l'avait tenu dans ses bras enfant. Elles marchaient, l'une devant et l'autre derrière, Maria portait les fleurs et si elle n'avait pas trouvé de fleurs elle se contentait de quelque branche avec des baies rouges. Parfois Mme Bocca qui avait un jardin somptueux face à l'église lui permettait de cueillir des feuilles aux deux grands magnolias près de la grille. Brillantes et dures, dans le brouillard qui semblait à chaque instant avaler Gonda derrière elle, ces feuilles semblaient à Maria encore plus sombres. Gonda allait tirer l'eau au puits et le gardien, assis sur une des pierres qui marquaient l'emplacement des tombes, parlait toujours de l'enterrement du Giaï, comme il avait été beau avec le soleil et les pigeons tandis que celui du Grand Masten, lui, avait été maudit. Dieu, disait-il, sait choisir le jour où les personnes doivent mourir.

Fantina n'allait jamais au cimetière, pendant ces trois années qu'elle avait passées dans la chambre du Giaï elle en avait bu tout le souffle et avec son souffle, son âme. Ce qui était dans la terre maintenant, disait-elle, ce n'était plus rien, moins encore que ces larves vides qu'on écrase au printemps dans l'herbe quand les insectes se

sont envolés. À entendre certains de ces propos Maria et Gonda avaient le sang qui se glaçait; dans le silence qui suivait il leur semblait à toutes deux entendre le violon du Giaï lorsqu'il en jouait dans les soirs d'été. Ce fut après l'une de ces remarques que Maria eut l'idée de demander à Luison de venir vivre avec elles.

Luison ne se le fit pas dire deux fois. Fantina et Maria, elle les avait élevées et elle avait toujours vécu avec elles depuis qu'elle avait quitté son village posé comme un mouchoir entre Udine et Cividale pour s'en aller, étrangère, vivre à Moncalvo.

Elle se rappelait encore ce voyage de plus d'une semaine avec le maïs haut dans les champs et les vignes vertes qui dégringolaient entre les sillons. Les premières cigales accompagnaient le bruit des sabots du cheval et le cousin qui avait conduit la charrette n'avait fait que critiquer le paysage, les collines, les maisons, encourageant les bêtes qui rechignaient à avancer sur le terrain accidenté. Luison avait vingt-cinq ans et des tresses épaisses et brillantes comme personne n'en avait encore jamais vu à Moncalvo. Perchée au milieu de ses meubles, elle était couverte de poussière de la tête aux pieds et les gens s'étaient retournés pour la regarder, se demandant qui pouvait être cette grande fille qui arrivait telle sainte Cunégonde emmenée au martyre. Plus la charrette s'avancait dans le village et plus les larmes de Luison coulaient à la pensée de sa terre couverte de bois et de fougères, où l'eau limpide bondissait entre les rochers; et elle se demandait comment sa pauvre sœur avait fait pour être heureuse dans un tel endroit, au milieu de gens si différents. Ses larmes s'étaient ensuite transformées en sanglots quand une fois la porte de la maison franchie elle avait trouvé les deux petites filles couchées l'une à côté de l'autre sur un canapé, la tête couverte de croûtes, et une puanteur à couper le souffle.

L'une, Matelda, qui marchait à peine et l'autre, Maria, serrée dans ses langes jusqu'au menton.

Luison avait été une mère anxieuse, parfois irritée et parfois joyeuse, elle avait chanté aux deux petites filles les chansons allemandes qu'elle avait apprises des soldats qui cantonnaient dans les bois autour de son village et elle avait cousu des poupées de chiffon avec tous les restes de tissu qu'elle trouvait dans la maison. Des bouts de vieux tabliers, de draps usés. Elle faisait des yeux aux poupées et une bouche rouge, un grand menton coloré semblable aux pommes de son pays. Son beau-frère voulait l'épouser pour mettre fin aux commérages qui avaient commencé à se répandre dans le village. Elle était encore jeune, et il lui semblait juste d'offrir à Luison une reconnaissance, une position. Mais elle n'avait pas voulu. Elle disait qu'elle n'était pas faite pour certaines choses, qu'elle ne ressentait pas la « nature ». Les hommes ne la dégoûtaient pas mais ils ne lui disaient rien non plus, elle n'en voulait pas et c'est tout. Elle voulait seulement sa maie peinte de fleurs et d'oiseaux, son carreau, Maria et Matelda. Elles, elle les laissait se serrer contre elle et l'embrasser, elles, elle leur permettait de se glisser avec elle sous les couvertures pour se réchauffer à la chaleur de son grand corps. Et quand on la regardait bien, on comprenait que malgré ses formes pleines, son dos puissant, il lui manquait quelque chose. Quand elle se lavait les cheveux et que la cascade des tresses dénouées pendait contre le banc de pierre, elle faisait penser à certaines héroïnes comme Geneviève de Brabant qui avaient passé une partie de leur existence au milieu des bêtes sauvages, plus à l'aise avec les animaux qu'avec les hommes. Comme s'il avait manqué à son clavier ces sons qui font une musique complète. Et si les deux petites filles pouvaient jouir avec la plus grande liberté de la tendresse de ses étreintes, quand quelqu'un la heurtait du coude ou qu'une jambe

l'effleurait sous la table, elle soufflait du nez comme les chats. Ainsi, bien que l'image de Luison avec les petites filles sur les genoux pût émouvoir par la douceur timide et expansive des gestes, dès qu'elle se redressait ou que les petites se laissaient glisser à terre, son corps révélait d'un seul coup la pesanteur des jointures, l'absence de liquide.

Luison est maintenant de nouveau avec elles, une fois encore sa maie, ses meubles de plus en plus vieux, ont été chargés et déchargés, transportés dans les escaliers. De nouveau sa voix légèrement grondante brise les longs silences des soirées. Ses mains actives clouent du bois là où manquent les vitres et l'argent pour en acheter, elles tournent la polenta dans le faitout pour la faire devenir fine comme une crème, elle est debout sur un petit banc pour tourner plus fort et quelquefois elle chante. Dans cette maison aux grands vides ses chansons, de vieilles chansons de soldats austro-hongrois incompréhensibles même peut-être pour elle, passent comme un volettement d'oiseaux.

Fantina brode, la chasuble commandée par Mme Bocca pour l'église de San Michele doit être la plus belle qui se soit jamais vu et elle passe toutes les heures de lumière assise à son métier près de la fenêtre de la grande salle. Elle a dessiné au milieu une tête bouclée, et les cheveux elle les brode de fil d'or, les yeux de fil de soie bleu. Cette tête, dit-elle, c'est celle de l'Enfant Jésus, tandis que les anges qui apparaissent à ses côtés sont l'archange Michel et son compagnon, l'archange Gabriel.

Eux, on ne voit pas leur visage parce que Fantina les veut de dos, prêts à monter au ciel en se tenant par la main. L'archange Michel a une longue tunique rouge et les cheveux dénoués sur les épaules, des ailes aux plumes serrées semblables à celles des aigles, et il tient bien haut son épée d'argent tandis que le lys de l'archange Gabriel, traversé de reflets d'un lilas pâle, semble vaciller tellement

il est fin. Et ses talons dépassent de sa tunique, fluets et maigres, avec quelques minuscules gouttes de sang.

Pourquoi l'archange Gabriel a-t-il du sang sur les talons, personne ne sait l'expliquer, pas même le prévôt à qui il vient des sueurs froides à regarder la chasuble qu'il devra porter un jour. Le sang est là, dit Fantina, parce que je l'ai vu. Où, quand, elle ne se souvient pas mais elle l'a vu. C'est peut-être, dit-elle aussi, à cause des épines et des ronces que l'archange Gabriel a trouvées sur la terre quand il est venu porter la nouvelle à la Vierge Marie. Et ses yeux fuient ceux du prévôt; pâles, ils plongent sous les paupières.

Cela se passa un après-midi de septembre. Fantina brodait penchée près de la fenêtre et les feuilles du poirier dessinaient des ombres sur son métier, les mouches se posaient sur la voûte décorée par les deux frères de quatre paysages différents. Fantina avait les pieds posés sur le barreau de la chaise et elle parlait de la cueillette des pommes: cette année, disait-elle, devrait être meilleure que l'année passée, à moins qu'il ne grêle. Pensant qu'elle parlait avec Maria, Luison était entrée tranquillement, et elle était restée pétrifiée sur le seuil: le Giaï était là, debout, une main appuyée au rebord de la fenêtre, et bien qu'il fit encore chaud il avait son costume de futaine et autour du cou son écharpe.

C'était si naturel, avait dit ensuite Luison, que je me serais presque mise à parler avec eux... Mais à y repenser maintenant; le Giaï avait bien quelque chose de bizarre: sa main. Elle était tout égratignée. Maria s'était mise à pleurer, ses larmes avaient roulé sur les courbes amaigries de ses joues, elle savait, elle, ce que c'était que ces égratignures et à présent que Luison racontait combien le Giaï était beau avec sa tête penchée et cette longue écharpe qui lui retombait jusqu'au genou, elle souffrait de se souvenir mais elle en avait en même temps un grand désir.

« Il n'est pas bon d'avoir commerce avec les morts », avait dit le prévôt. La pensée que cette chasuble que Fantina n'en finissait plus de broder (elle y mettrait dix années) allait être pour lui, le rendait malade. Il lui semblait qu'elle lui brûlerait le dos à la longue par son seul contact. Et pourtant on n'a jamais vu pareille chasuble, où les rouges sont comme des rubis et l'or presque aveuglant. Le lys de l'archange Gabriel a des pétales qui semblent se défaire au toucher tant ils sont légers et l'épée de l'archange Michel envoie des lueurs de soleil. Le prévôt est assis à côté de Fantina, les morts qui vont au purgatoire, lui explique-t-il, y vont parce qu'ils doivent expier quelque faute, nous avons tous nos péchés, mais si on vient les déranger alors ils doivent rester au purgatoire des centaines et des centaines d'années de plus.

Il est encore jeune, le prévôt, avec une barbe noire qu'il n'a pas le temps de raser, il est attiré par cette maison pleine de femmes comme un moustique par l'eau, il tourne et il reste là, il lève les yeux au ciel quand Gonda s'approche de lui et qu'elle l'interrompt avec son souffle de dents gâtées. Fantina imperturbable le regarde, elle qui n'a jamais été belle, elle a maintenant un air florissant, la peau lisse et pleine, le cou rond, elle se penche vers le prévôt, elle s'humidifie les lèvres.

Mon Dieu, le démon, ces tours qu'il invente ! Le prévôt se lève d'un bond, il se cogne dans la chaise, cette chasuble sur le métier exhale une odeur de soufre. C'est l'or, peut-être, ou peut-être la soie. Dans la cuisine Maria tourne le confit de raisin sur le feu, elle a les manches relevées et la vapeur mouille ses cheveux, colle à son corps le coton noir de sa robe. « Et Pidrèn, aucune nouvelle ? » demande le prévôt avec la voix qui lui manque. Même Luison qui a cinquante ans passés laisse entrevoir pendant qu'elle aide Maria des interstices de peau très blanche, intacte.

Pidrèn est à Einsiedel. Il a appris un peu d'allemand et il va peut-être épouser la fille d'un riche marchand de suif. Il a eu beaucoup de fiancées, une à Amiens et même une à Séville, mais aucune fois jamais n'a été la bonne. Et même maintenant qu'il pense passer le reste de sa vie dans ce pays gris battu par les vents et traversé par un fleuve de pèlerins, il lui semble qu'Einsiedel est destiné à n'être qu'un lieu de passage, un relais de poste. Autant s'arracher aussi du cœur cette Margaretha de lait et de miel, avec sa maison qui donne sur la place où se croisent des voitures de toutes sortes, et des ducs et des princesses en descendent avec de grandes capes sombres et vont se prosterner, étendus de tout leur long, sur les dalles de l'antique cathédrale. Autant reprendre le cheval avec la couverture à damier et espérer la grande occasion qui le fera général. Le tsar Alexandre est brouillé avec Napoléon et l'empereur est en train de rassembler des troupes dans toute l'Europe, le tsar est fabuleusement riche et l'on parle d'églises aux flèches incrustées de lamelles d'or, de chambres tapissées de lapis-lazuli. Le premier qui forcera les portes des couvents trouvera tant de richesses qu'il n'aura pas assez de chevaux pour les transporter.

Il lui arrive encore parfois de penser au Giaï et il imagine qu'il a des enfants déjà grands, et les tranches de pain, on n'a même pas le temps de les couper, le lait même pas le temps de le traire et Gonda de plus en plus vieille leur chante à eux aussi la chanson du *Cochon qui boite*. À elle, à Maria, il ne pense plus. Il l'a oubliée et il ne comprend pas comment il a pu souffrir autant quand elle lui a préféré son frère. Il ne sait pas que le Giaï est mort, enterré près du Grand Masten un jour de soleil et de pigeons blancs, et que dans la maison beaucoup de pièces ont été fermées et à la place des carreaux brisés on a mis des planches ; et le silence est parfois si profond qu'on entend le crissement des vers. Parfois. Parce qu'à

d'autres en revanche on a recommencé à entendre, léger, un peu strident, le violon du Giaï. L'hiver est venu et à certaines heures Fantina devient agitée, elle laisse tomber les fils d'or de sa broderie. Ce son, Maria feint, elle, de ne pas l'entendre, la nuit tombe et les valets et leurs familles se sont enfermés avec les bêtes, elle est assise à la table et elle joue au *reversis*\* ou à la *brisque*\* avec Mandrognin assis en face. Luison est sourde et ce son pour elle c'est le vent, bien qu'un brouillard aussi dense ne puisse rien laisser passer du vent, pas même un filet.

Mandrognin est amoureux de Maria mais elle ne se soucie en rien ni de Mandrognin ni des autres et elle donnerait à présent dix années de sa vie pour revenir ne serait-ce qu'un seul jour au temps où le Giaï prenait son visage entre ses mains et embrassait sa bouche, ou la tenait sur son corps comme si leur lit était un grand fleuve blanc. De Pidrèn on n'a plus eu de nouvelles, il est peut-être mort lui aussi, embroché par quelque baïonnette, M. La Ville est rentré à Paris et sa tabatière a été mise de côté pour quelque vague génération future. Peut-être un fils de Pidrèn s'il en existe un quelque part.

Mandrognin s'est encore trompé et Maria le réprimande, il penche la tête, résigné ; et tandis qu'il regarde les mains de Maria abîmées par le froid il se dit que si elle n'élevait pas si souvent le ton il pourrait tenter de lui en effleurer une. De s'offrir, lui, pour ces travaux qu'elle s'obstine à faire, entêtée et incapable. Il lui a apporté une demi-forme de fromage et Maria l'a remercié distraitement comme si tout lui était dû. Pour sa vie malheureuse, pour sa jeunesse qui passe et s'en va, si amère. Mais Mandrognin est content comme ça, il lui suffit de la regarder, de savoir qu'elle va pouvoir manger, avec cette faim qu'elle a toujours de reste. Il voit ses joues décharnées, son cou mince, ses épaules qui trahissent sa fièvre au son de ce violon, un son qui fait mal même à lui et il



rassemble en hâte les cartes, il les bat longuement. Pour que Maria ne s'en aille pas, qu'elle ne le laisse pas seul là avec Luison qui somnole sur la chaise, le feu qui s'éteint peu à peu. Les recoins sombres, froids.

Ce qui est arrivé à Pidrèn pendant la campagne de Russie, personne ne l'a jamais su. Personne n'a jamais compris comment il s'en était sorti ni s'il n'avait pas dû vendre son âme au diable en échange de son salut. Le portrait qui le montre adossé au velours d'un fauteuil, avec la chaîne d'or qui traverse son gilet, ne porte aucune trace de son passé napoléonien. Mais ce portrait fut peint alors qu'il était déjà avancé en âge et que les récits de ses exploits parmi les Mamelouks et en Westphalie avaient déjà fait plusieurs fois le tour du Montferrat.

Il conservait de ces lieux et des batailles qu'il avait faites des souvenirs qui ne cessaient avec le temps de s'enrichir de détails, et personne jamais n'osait le contredire. Au premier de ses fils il donna le nom de Gavriel à cause du compagnon d'armes qui lui avait sauvé la vie à Wagram et le second, il voulut qu'il fût baptisé Louis-Charles parce qu'ainsi s'appelait le général Desaix dont il avait pleuré la mort assis sur un banc. Le dernier fils enfin fut appelé Gioacchino par amour pour Murat qui n'avait pas hésité à regarder en face le peloton d'exécution. On savait même de sa fiancée Margaretha qu'elle chantait bien et coloriait de merveilleux œufs de Pâques en mélangeant à sa salive des pétales de fleurs. Et s'il ne donna pas son nom à sa cadette ce fut seulement par égard pour sa femme. Il continua pendant de nombreuses années à recevoir des lettres de gens qui avaient fait comme lui les campagnes d'Égypte, d'Italie, qui avaient combattu en Espagne. Des lettres qui évoquaient des batailles, des villes en liesse, des bagarres et des chevaux.

Mais la Russie, c'était comme s'il n'y était jamais allé ; si quelqu'un parfois la nommait ses yeux se perdaient dans

une autre direction ; lui, il ne savait rien et Borodino, Moscou, le Don étaient des lieux qui appartenaient à une autre sphère terrestre. Koutouzov ? Le son d'une langue jamais entendue. Son corps était couvert de cicatrices et chacune avait un nom, elles rappelaient sur sa peau des forêts et des fleuves, des camps et des bivouacs. Aucune ne rappelait la Russie, la Russie il semblait qu'il l'eût traversée indemne, comme un démon passe à travers le feu.

Presque tout de suite on lui donna le nom de Sacarlott (le *Sacredieux* des Français) parce qu'il s'irritait facilement, ou plus probablement parce que tous étaient intimidés par lui et étaient saisis d'un haut-le-corps quand ils le retrouvaient derrière eux. C'est Luison qui l'appela ainsi la première quand un matin Pidrèn entra dans la cuisine alors qu'elle endormait un poulet en lui mettant la tête sous l'aile, un jeu qui amusait beaucoup le petit Gavriel dans sa chaise haute. Se retournant, elle le vit derrière elle, elle eut peur, le poulet lui tomba des mains et alla se briser l'os du cou. « *Sacredieux !* » cria Pidrèn.

Il était revenu un soir de la fin du mois de mars, il y aurait eu bientôt sept ans que le Giaï était mort et les deux sueurs ainsi que Luison avaient fini de dîner depuis longtemps. Elles mangeaient tôt, à cinq heures et parfois même à quatre, et plus le temps de la récolte était loin plus elles faisaient vite car il y avait alors bien peu de chose sur la table. C'est Mandrognin, venu jouer aux cartes avec Maria, qui lui ouvrit et aussitôt il referma la porte. Pidrèn se mit à frapper avec furie et plus il frappait plus les autres à l'intérieur étaient effrayés, jusqu'à ce que Maria allât regarder à la fenêtre ; et bien qu'il ne fût pas facile de voir qui était ce vagabond maigre comme un sac à dos, les pieds bandés de chiffons et une peau de mouton en guise de chemise, elle le reconnut tout de suite. Et elle s'évanouit.

Pendant ces sept années en effet elles avaient mangé sans trop de remords toute sa part, aussi bien ce que le

Giaï avait mis de côté tant qu'il avait été vivant que ce qu'elle aurait dû, elle, mettre de côté pour le cas où Pidrèn reviendrait. Elles avaient vendu sa terre, les semences, ses bêtes. Luison seule ne se départit pas de son calme et il y eut entre Pidrèn et elle un dialogue fait de nouvelles rapides et succinctes, de oui et de non. Ensuite Pidrèn, qui s'était jeté la tête sur la table pour pleurer la mort de son frère, s'endormit d'un seul coup. Si profondément qu'elles n'étaient parvenues que vers l'aube à le faire monter au lit, où il dormit trois jours d'affilée, une miche de pain serrée contre sa poitrine.

Il épousa Maria presque tout de suite. Elle ne savait pas si elle le voulait ou non mais elle n'osa rien dire à cause de ces terres, de ces semences et de ces bêtes dont elle ne pouvait plus rendre compte. Il l'épousa à cinq heures du matin dans une église déserte, sombre, juste deux chandeliers de chaque côté de l'autel et le prévôt avec sa barbe mal rasée. L'alliance, Maria l'avait déjà au doigt; pour en acheter une à Pidrèn on vendit la peau de mouton qui était de bonne qualité. Luison prépara la polenta et Mandrognin servit de témoin, avec la fièvre qui lui brûlait le front. C'était une belle journée et quand ils sortirent de l'église Maria vit des pigeons blancs et il lui sembla que c'étaient les mêmes que le jour de l'enterrement du Giaï. Le soleil faisait scintiller les feuilles de magnolia près de la grille de Mme Bocca et la dame, qui se levait toujours à l'aube, se promenait majestueusement, suivie de son petit chien. Mais elle sembla ne pas les voir.

Ils s'installèrent dans la chambre du premier étage où le noyer frappait les vitres avec ses feuilles; Pidrèn cependant ne voulut pas du lit qui avait été celui du Giaï et ils posèrent deux paillasses de feuilles de maïs sur des planches. C'est là qu'après tant de temps Maria fit de nouveau l'amour. Mais l'homme qui l'étreignait lui semblait un étranger venu comme les autres pour la voler

et le premier mois elle ne fit que pleurer, avec Pidrèn qui voulait faire l'amour matin et soir. Au bout d'un mois Pidrèn enfila la chemise de coton neuve que lui avait cousue Luison et il envoya chercher Mandrognin pour examiner le registre des terres, Maria se lava les cheveux et les laissa longs et dénoués pour les sécher au soleil. Et tandis que les cheveux s'égouttaient sur l'herbe Luison dit quelque chose à propos de Mandrognin qui avait été saisi d'un tremblement au seul son de la voix de Pidrèn ; et Maria éclata de rire. Ce fut un rire cruel, léger, qui vibra longtemps dans sa gorge. Le premier.

Un an plus tard Pidrèn avait acheté non seulement un lit mais toute une chambre à coucher en noyer massif comme on n'en avait encore jamais vu dans le pays, si l'on faisait exception de la maison de Mme Bocca. Le lit, à une seule colonne, était semblable à celui de Napoléon à Fontainebleau. Fantina cessa de broder la chasuble pour coudre les brassières du premier enfant de Maria.

Gavriel naquit à six heures du soir, il était brun et Pidrèn ne dit pas s'il était content que ce soit un garçon ni qu'il était superbe comme tous l'affirmaient, il dit seulement : « Il s'appellera Gavriel », et il retourna dehors surveiller la traite des vaches. Quand ils le virent arriver les bouviers inclinèrent aussitôt la tête mais personne ne parla de l'enfant, les bouviers parce qu'ils ne savaient que dire, Pidrèn parce qu'il ne parlait jamais. Ce jour-là aussi il alla vérifier les terrassements pour les vignes ; et là, quand le travail n'était pas parfait, il se contentait de le défaire avec le bâton qui avait été celui du Grand Masten et ensuite, pendant peu de temps, celui du Giaï.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original: *Le strade di polvere*

© 1987 Giulio Einaudi Editore S.p.A., Torino

© 2019, Éditions Liana Levi pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Nophamon Yanyapong/EyeEm/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Les routes de poussière*  
de Rosetta Loy  
a été réalisée en novembre 2018 par Atlant'Communication.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN: 979-10-349-0089-3)  
ISBN pdf: 9791034900978